

EL GOLÉA ⁽¹⁾

LE KSAR. — ZENATA ET HARRATIN

On ne saurait fixer d'une façon certaine l'époque à laquelle fut construit le ksar d'El Goléa. Ce qui est sûr, c'est qu'il doit être très ancien. Est-il vraiment la Taorirt des Berbères ? Sa fondation peut-elle être attribuée, comme quelques-uns le prétendent, à ces féroces Garamantes qui peuplaient autrefois, dit-on, la Libye inférieure au sud des Gétules de Numidie ?

Je ne suis pas fâché de profiter de l'occasion que m'offre cette relation de mon voyage dans le Sahara de la province d'Alger pour examiner ce point d'histoire ancienne. Je n'ai ni l'espoir, ni la prétention d'arriver à établir, de façon indiscutable, si le ksar d'El Goléa a été, réellement ou non, construit par les Garamantes ; je me propose seulement d'examiner si ce peuple, aujourd'hui totalement oublié, a habité le sud de la province d'Alger et occupé la partie de l'oued Seggueur où je me trouve en ce moment. Des recherches antérieures sur les anciennes populations de l'Afrique du nord m'ont permis de rassembler les documents assez rares, mais toujours peu précis, que j'ai pu découvrir chez les auteurs anciens qui nous ont transmis le souvenir des Garamantes. Je vais les examiner rapidement.

D'après Saint Isidore de Séville (560 à 636), les Garamantes étaient un peuple qui habitait près de Cyrène, c'est-à-dire bien loin à l'est de notre Algérie. Il nous apprend qu'ils avaient reçu leur nom du roi Garamas, fils d'Apollon, qui éleva dans cette contrée une ville à laquelle il donna son nom. Près d'eux, ajoute le savant évêque, se rencontrent des Éthiopiens que Virgile appelle « les derniers des Garamantes », parce qu'ils sont cruels et en dehors de la société des autres humains — *de quibus Virgilius, Extremi Garamantes. Extremi autem, quia scævi et a consortis humanitatis remati* (l. 9, c. 2). — Cette interprétation, qui est celle du grammairien Servius (v^e siècle), le commentateur de Virgile, ne me paraît pas exacte. Je crois que Virgile applique aux Garamantes le

(1) Extrait de mon étude sur « Le Sud Algérien ».

qualificatif *extremi* parce que le pays qu'ils habitaient était le dernier des pays habitables avant d'arriver à l'Éthiopie.

Hérodote (484-425 av. J.-C.), le place — « au-dessus des Nasamons, du côté du sud-est, dans la contrée des bêtes fauves ». — Or, les Nasamons vivaient près des Syrtes et c'est, sans doute, en s'appuyant sur le témoignage d'Hérodote, que Saint Isidore place les Garamantes dans le voisinage de la Cyrénaïque.

Servius (l. 6), les place entre l'Arabie et l'Afrique, ce qui est un peu vague. « Les Garamantes, dit-il, sont des populations entre la Libye et l'Afrique, au-dessus des pays brûlés par le soleil — *juxta zezarupévny* ». C'est la région brûlée, desséchée, embrasée par l'ardeur du soleil. Aussi étaient-ils toujours nus, comme nous l'apprend Lucain :

Qua nudi Garamantes arant...

(Ph. l. 4).

Dans le ix^e chant de la Pharsale, le même poète nous les montre habitant le voisinage du temple de Jupiter Ammon, dans l'oasis de Syouah : « On était arrivé près du seul temple qui s'élève dans toute la Libye. Les farouches Garamantes en sont les possesseurs ; là, dit-on, est l'oracle de Jupiter. Ce n'est pas le dieu brandissant la foudre que l'on adore chez nous ; c'est Ammon aux cornes recourbées. Les peuples de la Libye ne lui ont pas élevé de riches monuments ; les pierres de l'Orient ne brillent pas sur ses autels. Bien que pour les nations de l'Éthiopie, les nomades de l'Arabie Heureuse et les contrées de l'Inde, il n'y ait qu'un seul Jupiter Ammon, ce dieu est pauvre encore et le temple qu'il habite a traversé les siècles sans être profané par le luxe ».

Silius Italicus (25-101) les place également dans le voisinage de cette même oasis :

*..... Notus que sacro cum lustrat arenas
Ammonis Garames.....*

(l. 17).

« Le Garamante connu du dieu Ammon dont il parcourt les sables ».

Pline (23-79) les place également à l'est des déserts de la Libye : — « Dans l'intérieur de l'Afrique, dit-il, du côté du midi, au-dessus des Gétules, et après avoir traversé les déserts, on trouve d'abord des Liby-Égyptiens, puis des Leuc-Éthiopiens ; plus loin des nations éthiopiennes. Tous ces peuples sont bornés, du côté de l'Orient, par de vastes solitudes, jusqu'aux Garamantes, aux Augyles et aux Troglodytes ».

Strabon (vers 58 av. J. C.-25 après) les éloigne davantage du temple de Jupiter Ammon et les rapproche de la Gétulie, en attribuant au terri-

toire qu'ils habitaient une superficie égale à celle de cette dernière province; leur pays fournit en abondance des pierres précieuses, entre autres la calcédoine. « Ils sont, dit-il, à neuf ou dix journées de la mer et à quinze du temple d'Ammon » (l. 17).

Quant à la Gétulie, il la place au sud de la Tripolitaine : — « Du côté de l'Égypte, les Marmarides qui s'étendent jusqu'à la Cyrénaïque; au-dessus de la Cyrénaïque et des Syrtes, les Psylles, les Nasamons, quelques tribus aussi des Gétules, les Sintes et enfin les Byzaciens qui vont jusqu'à la Carchédoine ou province carthaginoise » (l. 2).

Et plus loin (l. 17) : « Toute la région intérieure, au-dessus de la Grande Syrte et de la Cyrénaïque, région stérile et desséchée, est occupée par les différents peuples libyens, lesquels se succèdent dans l'ordre suivant : les Nasamons d'abord, les Psylles, une partie des Gétules, puis les Garamantes, et, à l'est de ceux-ci, les Marmarides, dont le territoire confine presque partout à la Cyrénaïque et se prolonge jusqu'à l'oasis d'Ammon ».

Festus Avienus (iv^e siècle) les place également à l'Est, en intercalant les Gétules entre eux et les Marmarides : « Les Marmarides s'étendent au loin jusqu'aux confins les plus lointains de l'Égypte. Derrière eux, la Gétulie étend ses territoires et les Nègres errent sur leurs vastes frontières. Immédiatement après, le Garamante étend ses larges territoires, le farouche Garamante, si rapide à la course et qui danse aux sons de la flûte en roseau. » (*Ora marit. a versu* 320).

Invoquerai-je encore le témoignage de Denys de Byzance (i^{er} siècle) : « Puis viennent les Marmarides dans les riches plaines de Memphis, au delà les Gétules et enfin les Nègres; puis les Pharusiens qui cultivent les terres voisines de celles qu'habitent les innombrables Garamantes ».

Et Pomponius Mela (i^{er} siècle) qui écrit : « Plus loin est un vaste désert inhabitable, au delà duquel on place, d'Orient en Occident, d'abord les Garamantes, les Augiles et les Troglodytes, enfin les Atlantes ».

Ces différents auteurs, comme tous ceux de l'antiquité, d'ailleurs, qui parlent des Garamantes, les placent bien à l'est de la région d'El-Goléa et même de notre Algérie. Leur pays devait s'étendre du Fezzan au Bornou, et si l'on peut s'en rapporter à ce que dit d'eux E. Reclus (vol. xi, p. 107), lorsqu'il fixe leur capitale, Garama, dans le Fezzan actuel, au sud de la Tripolitaine, à l'est de la route de Ghadamès à Ghat, je ne puis me ranger à son opinion quand il nous dit qu'ils s'étendaient beaucoup plus à l'Ouest et jusqu'aux confins du Maroc.

Les Romains eurent avec les Garamantes des relations dont le souvenir nous a été conservé. C'est ainsi que nous savons que, sous le principat d'Auguste, en 20 ou 19 av. J. C., une expédition fut dirigée contre eux, sous le commandement de Cornelius Balbus, Ce général, après s'être emparé de Cydamus (Ghadamès), continua sa route vers le Sud-Est et s'empara de Garama (Djerma), la capitale des Garamantes. A la suite de

cette expédition, ces derniers auraient envoyé à Rome des ambassadeurs chargés de présents. Ils n'en étaient cependant pas moins restés indépendants, car nous les voyons, un demi-siècle plus tard, non seulement offrir asile à Tacfarinas révolté, mais encore venir à son secours. Tacite (Ann. iv, 5) dit formellement que « le roi des Garamantes servait de recéleur au hardi chef de bande et même lui envoyait quelques troupes légères que l'imagination des Romains grossissait et transformait en une véritable armée ». Quand Tacfarinas fut écrasé et tué près d'Auzia (Aumale), les Garamantes envoyèrent de nouveaux ambassadeurs à Rome pour offrir satisfaction au peuple romain.

Quelques années plus tard, en 70 de J.-C., nous les voyons fondre sur la riche cité romaine de Leptis Magna et en saccager la banlieue. Les cohortes et ailes romaines lancées à leur poursuite les refoulent vers la Phazanie, c'est-à-dire vers l'est, ce qui indique bien, semble-t-il, que c'est dans cette direction, tout-à-fait opposée à celle de notre Sahara algérien, que se trouvait leur pays.

D'autres documents nous les montrent encore à l'est de notre Algérie. Ptolémée (II^e siècle) dans ses Prolégomènes (I, 8, 4) cite un texte du géographe Marin de Tyr (I^{er} siècle) qui mentionne une double expédition entreprise à travers le désert par deux légats romains avec l'appui des Garamantes et de leur roi. « Septimius Flaccus, parti de la Libye, arriva chez les Éthiopiens après avoir, depuis le pays des Garamantes, marché vers le sud pendant trois mois, Julius Maternus parti de Leptis-magna, et accompagné, depuis Garama, par le roi des Garamantes, se dirigea vers le pays des Éthiopiens ; après avoir marché vers le sud pendant quatre mois, il atteignit la contrée d'Agisymba, qui fait partie de l'Éthiopie et où vivent des rhinocéros ».

Le premier de ces généraux part de la Libye, dit Marin de Tyr ; or, on sait que les anciens donnèrent d'abord au nom de Libye un sens général qui s'appliquait à toute l'Afrique et que, plus tard, ce nom servit à désigner uniquement les vastes territoires situés au sud de l'Atlas. Mais, dans le cas qui nous occupe, il est probable que l'auteur n'entend pas parler de l'Afrique du Nord dans son ensemble, mais de la partie du désert située au sud de Cyrénaïque. Le pays des Éthiopiens atteint par ces deux expéditions est, à n'en pas douter, le Soudan central ou mieux le Soudan égyptien.

Nous voyons donc que les expéditions dirigées contre les Garamantes ou obligées de traverser leur pays marchent toutes vers l'est et s'écartent considérablement de notre Algérie actuelle.

L'historien espagnol Paul Orose (IV^e siècle), dans sa description des provinces romaines d'Afrique, nous dit aussi que la Tripolitaine était bornée au sud par le pays des Gétules, des Garamantes et des Nothabes.

D'après Jean de Biclar (Chron. an 569), nous voyons les habitants du

Fezzan, que l'auteur appelle les Garamantes, conclure un traité de paix avec l'empire et se convertir au christianisme.

Donc, jusqu'à présent, rien ne nous permet de croire que les Garamantes se soient étendus vers l'ouest et jusqu'aux frontières du Maroc comme l'avance le savant géographe Élisée Reclus.

Garama, leur capitale, se trouvait au Fezzan où ses ruines sont bien connues. On les retrouve près du petit et misérable village de Djerma, au nord de la hamada de Mourzouk ; les indigènes la désignent sous le nom de جزما قديمة, Djerma Khedima, Djerma la vieille. C'était une ville puissante, il y a vingt-cinq siècles, mais elle est depuis longtemps déserte. Il en reste encore des murs d'enceinte de plus de quatre kilomètres de circonférence, flanqués de larges tours d'argile.

Certains auteurs ont avancé que la race garamantique était d'origine nigritienne. Si ce fait est exact, comment expliquer alors que les auteurs anciens distinguent si formellement les Garamantes des Nègres. Nous avons vu ce qu'en dit Denys de Byzance :

*Mox et Marmaridæ Memphi prioribus arvis
Gætulique ultra, et finitimi Nigriles,
Pharusique colunt, quorum quæ proxima terris
Innumeri Garamantes habent.*

Rien ne prouve donc que la race noire, qui habite les oasis depuis le sud de la Tripolitaine jusqu'au Tafilet marocain et au delà, soit la même que la race garamantique des anciens. Je le répète, jamais les écrivains de l'antiquité n'ont parlé de Garamantes habitant à l'ouest de la Tripolitaine. Paul Orose qui avait approfondi ces questions dit encore (l. 1, c. 2) : « La province de Tripolitaine qui est aussi appelée Subventane ou pays des Arzuges : — Elle se trouve à l'ouest des autels des Philènes entre les grandes Syrtes et les Troglodytes ; au nord se trouve la mer de Sicile ou plutôt l'Adriatique et les petites Syrtes ; à l'ouest la Byzacène jusqu'au lac des Salines ; au midi sont les Barbares : Gétules, Notabres et Garamantes qui s'étendent jusqu'à la mer Éthiopienne ». — *Qui s'étendent jusqu'à la mer Éthiopienne* veut bien dire qui s'étendent vers l'est — jusqu'à la mer Rouge — et non vers l'ouest. A mes yeux, nos Zenata et nos Harratin d'El-Goléa ne sont ni les descendants ni les successeurs des Garamantes.

Je crois encore que c'est à tort que l'on attribue aux Garamantes cette prétendue civilisation nègre qui aurait, à une époque très ancienne, régné dans tout le Sabara et à laquelle on devrait ces remarquables travaux hydrauliques qui ont fertilisé les oasis, tels que les puits artésiens de l'oued R'ir et d'Ouargla, les puits artésiens, بڨاڨير fegâguir, d'El-

Goléa et du Touat, les ruines anciennes de Ghadamès ; les dessins rupestres d'Anaï, de la vallée de Telizzahren, découverts par le D^r Barth, de Tiout, de Moghrar et d'Asla, les tombes mégalithiques éparses par toute l'Algérie et, en particulier, le Ksar d'El-Goléa.

Ce que les anciens nous ont appris de leurs mœurs n'est pas fait, d'ailleurs, pour donner une bien haute idée de leur civilisation. Si l'on en croit Hérodote (l. iv, 174), « les Garamantes évitent les autres hommes et tout commerce avec eux ; ils n'ont aucune arme de guerre et sont inhabiles dans l'art de se défendre. » D'après Florus (II^e siècle) (l. iv), c'est un certain Furinius qui, à la suite de l'expédition de C. Balbus, fut chargé de leur apprendre l'usage et l'emploi des armes. Il faut croire qu'ils profitèrent rapidement de ses leçons puisque nous les voyons, plus tard, envoyer des auxiliaires armés à Tacfarinas et le soutenir dans sa lutte contre les Romains.

Pline donne sur leur compte d'assez nombreux détails ; je me contenterai de citer ceux qui suivent : « Les Garamantes, dit-il, ne contractent point de mariages et, chez eux, les femmes sont en commun. » (Hist. nat. l. v, 8). Parmi les villes qui se trouvaient sur leur territoire, il cite : « Matelgœ, ville des Garamantes, Debris où est une fontaine dont les eaux sont bouillantes de midi à minuit et glacées de minuit à midi, et la ville célèbre de Garama, capitale des Garamantes » (liv. v, 5). « Jusqu'à présent, dit-il plus loin, on n'avait aucun chemin tracé menant aux Garamantes, attendu que les brigands de cette nation recouvrent de sable les puits qu'on trouve sans creuser beaucoup, si l'on a la connaissance des lieux. Dans la dernière guerre que les Romains ont eue avec les Oéens (habitants d'Oea-Tripoli), sous les auspices de l'empereur Vespasien, on a trouvé une route abrégée de quatre journées. » (liv. v, 5).

L'écrivain qui nous a donné les renseignements les plus précieux sur leur manière de vivre est, sans contredit, Lucien de Samosate (425-192). Dans son livre LXIV sur les *dipsades*, il écrit ce qui suit :

« 1. La Libye, dans sa partie méridionale, présente un sable profond, une terre brûlée, presque entièrement déserte et stérile, une plaine immense où l'on ne trouve ni herbe, ni gazon, ni arbre, ni eau... Comment séjourner dans ce désert affreux... qu'un sable brûlant, pour ainsi dire en fusion, rend inaccessible de toutes parts.

« 2. Les Garamantes seuls, peuplade voisine, légèrement vêtue et rapide à la course, hommes qui habitent sous des tentes et vivent ordinairement de chasse, se hasardent parfois dans ces contrées pour chasser, aux approches du solstice d'hiver, à une époque où ils ont observé que des pluies abondantes tempèrent l'excès de la chaleur, humectent le sable et le rendent praticable... »

Je ferai remarquer, en passant, que la description de ce pays « inaccessible de toutes parts » dont parle le rhéteur grec convient admirable-

ment au grand désert de Libye situé à l'ouest de l'Égypte et au sud de la Cyrénaïque. Les animaux que les Garamantes chassaient dans ces solitudes étaient, au dire des anciens, l'onagre, l'autruche, l'éléphant, etc... Hérodote prétend même qu'ils y chassaient un autre gibier : « Les Garamantes, nation puissante et nombreuse, etc... Ils chassent en chars à quatre chevaux les Troglodytes Ethiopiens » (l. iv. 183). Ils se livraient tout simplement à la chasse et à la traite des nègres Ethiopiens.

C'est ce qui fait dire à M. J. Toutain, dans un mémoire intitulé « Les Romains dans le Sahara ». (Mél. d'arch. et d'hist., vol. xvi, an. 1896, p. 65) : « Les habitants de toutes ces oasis auxquels les anciens donnaient le nom général de Garamantes, étaient ce que sont aujourd'hui les Touaregs, des rouliers du désert ; ils jouaient, à travers le Sahara, le rôle économique que les marins de Tyr et de Sidon avaient, pendant longtemps, joué seuls dans la Méditerranée. Organiseurs ou guides de caravanes, ils apportaient à Leptis Magna, à Sabrata, à Oea, les produits de l'Éthiopie, c'est-à-dire de l'Afrique centrale ». Nous pouvons y ajouter : y compris les esclaves.

Il est donc probable qu'ils entrèrent, par ce moyen, en contact avec les Phéniciens qui avaient fondé ces cités maritimes, plus tard avec les Romains qui s'y étaient établis et qu'ils connurent, de loin, la civilisation gréco-latine que ces derniers y avaient apportée. Mais il est bien probable qu'il y restèrent insensibles et rien ne nous permet d'affirmer qu'une fois de retour dans leur pays, ils s'en sont inspirés pour créer toutes ces grandes choses qu'on leur a attribuées un peu trop légèrement peut-être.

Tout ce qui précède appartient en partie, je le veux bien, à l'histoire hypothétique ; mais enfin, si j'ai fait état d'un certain nombre de renseignements desquels nous pouvons déduire que les Garamantes n'ont peuplé que le Sud et l'Est de la Tripolitaine, les auteurs qui ont prétendu qu'ils se sont étendus à l'ouest de cette contrée se sont contentés, par contre, d'avancer cette opinion sans l'appuyer d'aucun texte ancien de nature à donner à leur affirmation l'apparence même de la vérité.

S'il paraît impossible d'attribuer avec certitude la construction du Ksar d'El Goléa à un peuple plutôt qu'à un autre, il est facile de constater, en le visitant, que son emplacement a été admirablement choisi pour remplir l'objet que j'ai signalé déjà comme étant celui qui a déterminé la construction des divers Ksour du Sahara, c'est-à-dire pour mettre à l'abri d'un coup de main les provisions des nomades et servir de refuge aux habitants de l'oasis en cas de guerre. Ce qui est remarquable, c'est que les murailles en sont autrement bien comprises et surtout plus solidement bâties que celles des autres Ksour qu'il m'a été donné de visiter jusqu'ici.

.....

J'ai parlé plusieurs fois déjà des Zenata et des Harratin qui sont les habitants sédentaires d'El Goléa. Le nom du premier des deux éléments de cette fraction me ramène naturellement aux recherches que j'ai faites précédemment sur l'origine probable des anciennes populations de l'Afrique du Nord.

Il n'est pas douteux pour moi que nous nous trouvons là en présence de quelques-uns des représentants d'une race qui habitait l'Afrique bien des siècles avant la venue des musulmans dans ce pays. Ibn Khaldoun (1332-1406), l'auteur de l'« Histoire des Berbères », qui avait longtemps professé dans une des zaouïa de Tlemcen, à l'époque où elle était encore la métropole de la grande confédération berbère des Zenata, nous en parle avec autorité et son témoignage me paraît utile à consulter.

Les Zenata, nous apprend-il, habitent le Maghreb depuis les temps les plus reculés et parlent un dialecte de la langue berbère. On les trouve depuis Ghadamés jusqu'au Sous-el-Aksa et l'on peut dire qu'ils forment à peu près toute la population des villages situés dans les régions dactylifères du désert. Dans le Tell, on les rencontre en grand nombre aux environs de Tripoli, dans les plaines de la Tunisie et dans le massif de l'Aurès.

D'après les généalogistes berbères, ils tirent leur origine et leur nom de Chana ou Djana. D'après Ibn Khaldoun qui dit le tenir d'Youcef-el-Ouerrac qui le tenait lui-même d'Aïoub, fils d'Abou-Yezid le Kharedjite, chef des Zenata — « Chana est le même que Djana, fils de Yahia, fils de Soulat, fils d'Ourçak, fils de Dari, fils de Chacfour, fils de Bendonad, fils d'Inola, fils de Madghis, fils d'Herak, fils d'Herçak, fils de Guerad, fils de Mazigh, fils de Herak, fils d'Herik, fils de Bedian, fils de Kenam (Chanaan), fils de Ham (Cham). » Mais la tradition considérée comme vraie les fait descendre de Berr par Madghis, Zeddjik, Dari, Ouçak, Soulat, Yahia et Djana.

Le nom de Zenata dériverait directement de Djana, nom propre de l'ancêtre de la tribu. — « Quand ce peuple, dit Ibn Khaldoun, veut convertir un nom propre en nom générique, il lui ajoute un *t* à la fin ; de cette manière, ils ont formé Djanat, et pour donner à ce nom, qui est au singulier, toute la compréhension dont ilsusceptible, ils y ajoutent un *n* — (signe du pluriel berbère) —, de sorte qu'il devient *Djenaten*. Le *dj* de ce mot ne se prononce pas à la manière arabe ; il représente un son qui tient le milieu entre le *dj* et le *ch* — (c'est-à-dire le *j* français) — et auquel l'oreille perçoit un espèce de sifflement. Les Arabes ont remplacé ce son par celui du *z*, à cause de l'analogie qui existe entre l'articulation du *z* et celle du *ch* ; ainsi de *Djanat* ils ont fait *Zanat*. Sous cette forme c'est un nom collectif ; pour en faire un nom patronymique, on y ajoute un *a* ; ensuite, comme ce nom est d'un usage très fréquent, on supprime l'*a* long qui suit le *z*, afin d'en alléger la prononciation. »

Cette généalogie qui fait remonter les Zenata jusqu'au fils ingrat et irrespectueux de Noé, Cham, que l'on considère comme le père des habitants de l'Afrique et de l'Asie occidentale, donne quelque apparence de vérité à ce qu'ont écrit d'eux certains écrivains du moyen-âge qui les considèrent comme les descendants des *Κινίται* de Strabon et de Ptolémée qui les signale à deux reprises dans l'Afrique mineure, c'est-à-dire au Maghreb; des *Cinethii* que Tacite mentionne à propos de la révolte de Tacfarinas — *compulerant que Cinithios haud spernandam nationem* (l. II, 50).

Or, ces Cinithiens ne seraient que les Scénites ou Cénéens de la Bible qui habitaient autrefois l'Asie Mineure d'où ils passèrent dans l'Arabie Pétrée avant d'émigrer en Afrique. — « La contrée occupée par les Scénites et les Phylarques, lesquels s'étendent jusqu'à l'Euphrate et la Syrie... », dit Strabon (l. II, c. v, 32).

La Genèse (c. xv) les place dans la même contrée.

« 18. — En ces jours, le Seigneur fit alliance avec Abraham en lui disant : Je donnerai ce pays à votre race depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au fleuve d'Euphrate.

« 19. — Tout ce que possèdent les Cinéens, les Cénézéens, les Céduméens... etc. »

Pendant leur séjour en Arabie, ils auraient élevé dans la presqu'île du Sinaï, à l'est du mont Hor, vénéré par les juifs, les chrétiens et les musulmans comme portant le tombeau du grand prêtre Aaron, la ville de Petra à laquelle la Bible fait encore allusion dans les passages suivants :

Exode. c. xvi. — « 1. Toute la multitude des enfants d'Israël, étant partie d'Elim, vint au désert de Cin qui est entre Elim et Sinaï, le quinzième jour du second mois depuis leur sortie d'Égypte. »

Nombres. c. xxiv. — « 21. Balaam vit aussi les Cinéens, et prophétisant, il dit : Le lieu où vous demeurez est fort; et quoique vous ayez établi votre demeure et votre nid dans la pierre,

« 22. — Et que vous ayez été choisis de la race de Cin, combien de temps pourrez-vous demeurer dans cet état? Car l'Assyrien doit vous prendre un jour. »

Cette ville de Pétra était la métropole des Cinéens, des Nahathéens et des Iduméens qui vivaient côte à côte et en intime alliance dans l'Arabie Pétrée. Ses ruines ont été découvertes en 1812, par l'explorateur suisse Burkhardt, dans un cirque rocheux du massif du Sinaï que des roches et des montagnes de grès ferment de toutes parts. Des restes d'édifices, une colonne isolée, des tombeaux s'élèvent dans ce cirque et aux abords. Mais les monuments les plus remarquables sont taillés dans le roc : dans le flanc de la montagne, des antres, des cavités informes — tout comme dans le Ksar d'El-Goléa — ont servi d'habitations; la ville est

déserte depuis une époque bien reculée, puisqu'elle l'était déjà quand les prophètes Jérémie et Abdias la visitèrent cinq ou six siècles avant Jésus-Christ.

Les Zenata n'ont d'ailleurs pas perdu entièrement le souvenir de leur antique origine, mais ils sont loin d'être d'accord sur ce point. Les uns, en effet, prétendent descendre d'Himyer dont les fils étaient encore tout puissants dans l'Arabie méridionale au premier siècle de notre ère. D'autres, au contraire, prétendent descendre de Djalout (Goliath) et se disent Amalécites, bien qu'en réalité, Goliath soit philistin. Ibn Khaldoun déclare qu'ils se sont donné une origine arabe par orgueil et afin de n'être pas considérés comme des Berbères, parce que les peuples de cette race étaient réduits au rang d'esclaves et chargés du poids des impôts. Ils avaient choisi intentionnellement cette race des plus illustres qui compte les Prophètes au nombre de ses ancêtres. Ismaël, fils d'Abraham, fils de Noë, fils de Seth, fils d'Adam, cinq prophètes dont les Berbères ne pourraient retrouver les noms dans leur généalogie s'ils la faisaient remonter à Cham.

A quelle époque peut-on faire remonter leur passage d'Arabie en Afrique ? Il est, je crois, impossible, dans l'état actuel de la science, de répondre à cette question. On peut admettre cependant que certaines de leurs tribus se trouvaient déjà en Libye au commencement de l'ère chrétienne, puisque le rhéteur et grammairien grec Julien Pollux, qui écrivait au II^e siècle après J.-C., et qui fut un des maîtres de l'empereur Commode, semble déjà les considérer comme de véritables Libyens. — « Λίβυη μὲν οἱ Σκηνῖται τοῦτον εὖρον, χρῶνται δ' αὐτῶν πρὸς τὰς ἵππων νομας. — Les Libyens, dit-il, ou plutôt les Scénites inventèrent la flûte et s'en servirent pour mener les chevaux au pâturage. »

Si les Scénites de la Libye sont bien les descendants des Cénéens de la Bible, ils avaient depuis longtemps le goût de la musique et des instruments, car je trouve dans les Paralipomènes, au sujet des Cénéens le verset suivant :

L. I, c. II, 55. — « Il faut y joindre les familles des docteurs de la loi qui dominent à Jobès et qui se retirent sous des tentes où ils chantent les louanges du Seigneur avec la voix et sur les instruments. Ce sont eux qu'on nomme Cénéens, qui sont descendus de Chamat (Cham) ou Calor, chef de la maison de Rechab. »

La Vulgate traduit le nom de Cham par Calor ; c'est qu'en effet, le sens étymologique du mot hébreu כַּח, kham, est celui de chaud, et, par extension, brûlé par le soleil. En arabe, حامي, hami, veut dire : chaud.

Cet emploi de la flûte pour mener les chevaux au pâturage me remet en mémoire un passage du roman de Jean Pommerol « *Chez ceux qui guettent — Islam Saharien* », p. 236 : — « Devant les buveurs d'air à la

crinière touffue et fière, un cavalier en veste jaune soufflait doucement dans un roseau. Et les juments et les étalons, comme subissant une incantation supérieure, suivaient tête baissée et l'oreille fine, cette frêle musique au rythme capricieux, incertain, si humain, soupir et plainte des vieilles races..... Et peut-être l'homme, la domination de l'homme se symbolisaient-ils, pour leur cervelle de bêtes domptées, en ce ton de petit bruit de flûte que j'entends quelquefois dans la nuit, très au loin. »

N'est-il pas très curieux de constater la répétition, après tant de siècles écoulés, de certains traits, reconnus déjà à une époque aussi jointaine et de voir les hommes de l'âge contemporain refaire ce que faisaient leurs ancêtres les plus éloignés? Cette antique coutume de mener les chevaux au pâturage au son de la flûte en roseau qui s'est perpétuée à travers les âges sur cette même terre d'Afrique n'est-elle pas, malgré le progrès des civilisations successives, comme une preuve palpable de la stabilité éternelle de l'humanité?

J'ai déjà signalé, en parlant des Juifs du M'zab, que, sous Trajan, la population juive, si nombreuse en Marmarique et dans tout le pays à l'ouest de l'Égypte, s'était soulevée contre la domination romaine pour tirer vengeance des massacres ordonnés par Vespasien et Titus après la prise de Jérusalem. Cette révolte, ai-je dit, fut impitoyablement réprimée et le pays, livré pendant trois ans au carnage et à l'extermination, devint presque désert. Profitant du vide opéré par cette exécution dans la Marmarique, des tribus berbères qui campaient sur la frontière occidentale de l'Égypte et que Ptolémée appelle *Rouaditai*, se portèrent sur les territoires ainsi dépeuplés.

Plus tard, poussés à leur tour par d'autres tribus, les Rouaditai continuèrent leur mouvement vers l'ouest, en chassant devant eux les Marmarides, leurs voisins. Cette poussée eut pour conséquence le déplacement d'autres tribus qui occupaient déjà les pays envahis. Ces tribus étaient les Quinquégentiens et les Babares qui, venus du Sahara au III^e et IV^e siècles, avaient fini par s'installer dans la Kabylie et sur les Hauts-Plateaux.

Tous les auteurs sont d'accord pour assimiler les Rouaditai de Ptolémée aux Berbères connus sous le nom de *Louata*. C'était une confédération de peuplades unies entre elles par l'amour du pillage, mais qui avaient conservé vis-à-vis l'une de l'autre assez d'indépendance pour pouvoir à un moment donné agir chacune pour son propre compte et au mieux de ses intérêts. Ceux des écrivains arabes qui nous ont transmis les traditions qu'ils avaient recueillies au moment de la conquête de l'Afrique par les musulmans nous apprennent que cette confédération se composait de cinq grandes fractions : les Zenata, les Maghila, les Louata proprement dits, les Nefouça, les Houara.

Les écrivains latins ne nous parlent jamais des deux premières et leur

silence s'explique par le fait qu'elles durent, après avoir traversé la Cyrénaïque et la Tripolitaine, continuer leur route droit vers l'ouest à travers les déserts au sud de la Numidie et de la Tripolitaine, c'est à-dire dans notre Sahara. Les Louata, au contraire, qui s'étaient établis en Tripolitaine entrèrent forcément en contact avec les armées romaines.

D'autre part, l'empire, absorbé par la vaste insurrection des Quinque-gentiens, des Fraxinensiens et des Maures (291-297) avait du modifier son mode d'occupation en Afrique. Après avoir occupé le pays jusqu'à Messad, au nord-est de Laghouat, sur l'Oued Djedi, les Romains avaient été obligés de se replier sur la frontière militaire de l'Atlas méditerranéen, ce qui n'empêcha pas les Berbères du sud d'enlever Auzia, qui était devenu le principal boulevard de la puissance romaine au sud de leurs possessions, et de pénétrer jusqu'au Djurdjura où ils vinrent s'installer.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les Romains aient ignoré jusqu'au nom même des Zenata et des autres tribus nomades qui parcouraient en toute liberté le Sahara et une partie des Hauts-Plateaux. On connaissait cependant leur existence, car un géographe dont le souvenir serait probablement à jamais perdu si Marius Aurélius Cassiodore (468-562) ne nous avait transmis quelques extraits de son ouvrage, Julius Maternus, parle de plusieurs peuplades inconnues à Pline et à Ptolémée et qui habitaient le sud africain.

Dans son *Étude sur l'extension du christianisme chez les Berbères aux différentes époques de l'histoire*, le P. Mesnage signale que Flavius Cresconius Corippus (vi^e siècle), évêque et poète, cite dans sa *Johannide*, consacrée, comme on le sait, au récit des victoires du maître de la milice Jean Troglita, certaines tribus dont les noms rappellent, d'une façon suffisante pour que le doute ne puisse exister, ceux de diverses fractions des Zenata dont Ibn Khaldoun nous a donné l'énumération. Il ne prononce jamais, il est vrai, le nom des Zenata, mais on ne saurait hésiter à reconnaître dans les Macares, par exemple, les Maggher qui habitaient la Tunisie ; dans les Urceliani, les Ouargla qui habitaient le désert de Zeroual, etc.

Abd-el-Hakem, le plus ancien des auteurs musulmans qui aient traité de la conquête du Maghreb, parle de l'entrée en Afrique des Zenata, des Maghila, des Louata et des Nefouça : « Alors, dit-il, ils émigrèrent en Maghreb et vinrent jusqu'à la Lubia (Libye) et la Merakia (Marmarique) deux provinces de l'Égypte occidentale, situées dans la région à laquelle l'eau du Nil n'atteint pas. Arrivés là, les Berbères se dispersèrent : les Zenata et les Maghila marchèrent vers le Maghreb (le couchant) et se fixèrent dans les montagnes de ce pays, etc... »

Les Zenata ne se confinèrent cependant pas dans le désert ; nous les voyons, pendant l'occupation vandale, remonter vers le Nord et y cons-

tituer des royaumes indépendants. Plusieurs de leurs rois, dont l'histoire nous a transmis les noms, s'illustrèrent dans les luttes acharnées qu'ils soutinrent contre les généraux de Byzance : Antalas et Cutzinas dans la Byzacène ; Yabdas, dans l'Aurès ; Orthaias, dans le Bellezma, le Zab et le Hodna ; Massonas, dans la Maurétanie occidentale ; Mastigas et Gasmul, dans la Maurétanie orientale.

Le géographe arabe Al-Hassan-ben-Mohammed-Alvazas-el-Fasi (1485-1526), originaire de Grenade et connu universellement sous le nom de Léon l'Africain, parle en ces termes des Zenata qu'il avait connus en Afrique : « Les blancs d'Afrique sont divisés en cinq peuples ; c'est à savoir : Sanaghia, Masmuda, Zenata, Haoara et Gumera... Il y en a beaucoup d'autres qui disent ces cinq manières de peuples être de ceux lesquels ont coutume d'habiter dans les pavillons parmi les campagnes, et affirment qu'aux premiers siècles, ayant maintenu longuement la guerre les uns contre les autres, et finalement ceux qui se trouvèrent surmontés étant réduits en servitude, furent envoyés pour habiter aux villes, et les victorieux se firent seigneurs et maîtres de la campagne, là où ils commencèrent à habiter et à bâtir leurs maisons. Et la raison est bien vraisemblable, parce que plusieurs de ceux qui habitent à la campagne ne diffèrent en rien, quant au langage, de ceux qui font leur résidence dans les cités, comme je vous ferai connaître manifestement par exemple. Les Zénètes de la campagne usent d'un même langage que font ceux des villes et les autres au cas pareil... Aucuns de ces peuples eurent règne jadis par toute l'Afrique, comme les Zénètes furent ceux par lesquels la maison d'Idris fut anéantie... etc. » (trad. de Jean Temporal, 1534, t. 1, p. 15 et sq.).

Nos Zenata d'El-Goléa sont, à n'en pas douter, les descendants des Zenata dont je viens d'esquisser l'histoire. Mais il sont mélangés aujourd'hui aux Harratin, à ce point qu'il est impossible de les distinguer les uns des autres.

Ces Harratin sont des nègres agriculteurs dont les ancêtres ont habité le centre de l'Afrique depuis une époque tellement reculée qu'on les considère généralement comme autochtones. Les Ronagha qui habitent les oasis de l'Oued R'ir, au sud-ouest de Biskra, sont aussi des Berbères d'origine zénatienne ; comme leurs frères d'El-Goléa, ils se sont tellement mélangés, par le croisement, avec les noirs qu'ils ont fini aussi par leur ressembler par la couleur, les traits et la chevelure. Le même phénomène s'est produit dans le sud marocain où Berbères et Nègres ont fini par créer une race exactement semblable, physiquement du moins, à celle qui habite l'oasis d'El-Goléa.

Au contraire de ce que j'ai dit de la prétendue civilisation des Garamantes, il est certain que les Zénètes en ont eu une réellement très avancée. Tlemcen qui fut, comme je l'ai indiqué en commençant, leur

métropole, avait atteint, au xv^e siècle, une grande puissance, par son commerce, ses richesses, la culture des sciences et des arts. — « De même que Cordoue, Séville et Grenade, elle fournit une témoignage de la haute civilisation à laquelle peut s'élever la race berbère. Les minarets et les coupoles des mosquées, les ciselures et les arabesques des parvis racontent la gloire des artistes Zenata. » (E. Reclus, vol. xi, p. 526).

Aussi, ne serai-je pas éloigné d'attribuer simplement aux Zenata d'El-Goléa la construction du Ksar dont je viens de visiter les ruines ; ils l'ont élevé dès les premiers temps de leur arrivée dans le pays pour y dominer la vallée de l'oued Seggueur et s'en assurer la possession définitive.

C'est donc avec raison que l'on considère ce ksar comme la Taorirt des Berbères et c'est cette dernière que Léon l'Africain décrit dans son VI^e livre sous le nom de Techort. La situation qu'il lui donne par rapport aux pays et aux localités qu'il décrit dans cette même partie de son ouvrage, me permet de la reconnaître sans hésitation.

.....
Les Zenata et Harratin ne sont plus aujourd'hui que 368 ; une trentaine d'étrangers, Marocains pour la plupart, se sont joints à eux et ils habitent tous ensemble l'oasis dont ils cultivent les jardins. Les Chioukh qui les ont administrés depuis sept générations sont tous les ascendants en ligne directe du cheikh actuel, Ali ben Yahia. J'espérais donc qu'il avait recueilli de ses aïeux, par la tradition orale, quelques renseignements sur le passé de sa race ; mais quand je l'interroge, il ne peut m'en donner aucun. Tout ce qu'il sait, c'est que ses ancêtres, les Zenata, ont bâti le ksar et qu'ils l'ont toujours habité jusqu'à notre arrivée dans le pays.

Gal A. MOINIER